

LE
VIEUX LÉOUBE

POÉSIE & DISCOURS

à l'occasion de

L'INAUGURATION DU CHATEAU

30 septembre 1883



MARSEILLE

TYPOGRAPHIE BLANC ET BERNARD

RUE SAINTE, 28 & 30

M D CCC L XXX III

A MADAME ÉMILE GÉRARD

MA CHÈRE TANTE

TÉMOIGNAGE DE MA VIVE AFFECTION

ET DE MON PROFOND RESPECT

FÉLIX BREST.



LE
VIEUX LÉOUBE

MES CHERS COUSINS ET COUSINES,

J'ai beau vivre depuis trente ans déjà dans la douce intimité de votre affection, j'ai beau avoir l'habitude de ces touchantes et magnifiques réunions, je ne puis y assister sans éprouver chaque fois une émotion nouvelle ; cette émotion emprunte aujourd'hui un caractère particulier de vivacité à la solennité et au but de cette fête.

Les souvenirs du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir, tout se mêle en moi pour y produire un sentiment indéfinissable de bonheur et de regrets. Eh ! mon Dieu ! c'est là le cours ordinaire de la vie : la joie y cotoie la douleur, le rire s'y mêle aux larmes ; il faut porter ses regards en haut pour entrevoir, à travers les ombres de notre nature déchue, le rayonnement divin des joies pures et sans mélange. Je parle à des chrétiens à qui ces choses sont

familiales, qui savent élever leur âme dans ces régions supérieures et qui ont foi dans le grand dogme catholique de la communion des saints ; aussi je n'hésite pas à évoquer devant vous, comme je l'ai fait il y a quelques années dans une circonstance à peu près analogue, le souvenir du chef regretté de votre famille ; je suis sûr de répondre ainsi aux sentiments intimes de vos cœurs et d'y réveiller de sympathiques échos.

Il est bien juste que le souvenir de cette chère mémoire plane sur cette réunion comme sur la réunion des Salins..... Léoube et les Salins ne sont-ils pas, en effet, les deux créations maîtresses de cette intelligence d'élite qui se plaisait aux grandes conceptions et qui a sù avec un coup d'œil sûr, prévoir l'avenir de ce beau domaine aussi bien que l'avenir des Salins, préparant ainsi pour vous les prospérités de l'heure présente.....

Comme à la plupart des initiateurs il ne lui a pas été donné de jouir de son œuvre : il a été à la peine... il n'est pas à l'honneur ; qu'il y soit au moins par l'évocation de son souvenir, toujours vivant dans vos cœurs au moment où grâce à cette prospérité fruit de sa prévoyance, grâce aussi au dévouement de votre excellente mère, vous venez pour ainsi dire de couronner son œuvre par la splendide restauration de ce château que nous fêtons aujourd'hui. Mais à côté de ce magnifique héritage matériel, votre père vous a laissé un héritage moral plus précieux encore : héritage fait d'honneur, de vertu et de ce sentiment incomparable qu'on nomme l'esprit de famille. Vous avez su conserver cet héritage et maintenir entre vous une merveilleuse union, c'est là un grand mérite et un grand exemple ! Oui, un grand mérite et un grand exemple, parce que cela ne se fait pas sans quelque sacrifice et que nous vivons dans un temps où les mœurs, où la législation, où tout conspire contre l'unité et la stabilité du foyer domestique !

Je bois à cette union qui fait votre force et votre honneur ! Puissiez-vous vivre ainsi longtemps encore, groupés sous ce toit béni, autour de cette admirable mère que mon cher beau-frère Félix identifiait si justement le jour de sa fête avec sa sainte patronne !

Et je confonds dans ce toast et dans ces souhaits où je mets tout mon cœur, oui je confonds les deux familles Gérard et Vincent ! Comment ne les confondrais-je pas puisqu'elles n'ont jamais formé qu'un seul et même faisceau, à ce point qu'on ne les distingue pas dans le monde et qu'on me parle souvent de mes beaux-frères Gérard et de mes cousins Vincent.

La belle et grande chose que la famille !... Après Dieu, voyez-vous, il n'y a rien que cela de vrai !... Elle résume en elle tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de saint ici bas !....

Vous le sentez bien comme moi, n'est-ce pas ?... Aussi je ne vous recommande pas de maintenir toujours cette précieuse union Ce serait vous faire injure que de vous supposer un seul instant capables d'abandonner ces vieilles traditions que vous gardez avec un soin pieux ; mais je m'adresse à cette jeune génération qui m'écoute et qui avance dans la vie au milieu de nos sollicitudes et de nos tendresses : je regrette qu'elle ne soit pas ici tout entière ; ceux qui la représentent voudront bien transmettre mes paroles aux absents...

Oui, mes chers enfants, c'est à vous que je recommande de perpétuer après nous cette union bénie, afin qu'en voyant les membres des deux familles, on puisse toujours dire ce qu'on disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment !...

FÉLIX BREST.

21 Octobre 1883, jour de la bénédiction du Château de Léoube.

A MADAME VEUVE ÉMILE GÉRARD

A SA NOMBREUSE ET EXCELLENTE FAMILLE

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTUEUX SOUVENIR

J. M. GIRAUD, p.

LE
VIEUX LÉOUBE

Accueilli comme un roi dans le castel en fête
Le troubadour payait avec des chants, la dette
De l'hospitalité ;

Accueilli comme lui, que pouvais-je vous dire ?
Comme le troubadour, je n'avais que ma lyre
Et j'ai chanté.

A Madame Veuve ÉMILE GÉRARD

A mesure que de ma vie
L'arbre s'effeuille sans retour,
Une ombre de mélancolie,
Sur mon front s'étend chaque jour ;
Et pour ce qui souffre et succombe,
Pour ce qui penche vers la tombe
J'ai plus de respect, plus d'égards ;
J'aime les formes qui s'effacent,
Je couve les choses qui passent
De plus sympathiques regards.

Salut donc au manoir antique
Aux pieds branlants, au front flétri !
D'un souvenir mélancolique
Saluons le géant meurtri.
Ses flancs sont couverts de blessures,
Mais chacune de ses fissures
Devient un toit hospitalier
Quand, au printemps, ses murs verdissent
Et qu'oiseaux et fleurs y grandissent
Comme en un sillon familial.

Sainte Providence ! Tout pousse,
Tout vit sur ces grands murs bénis,
Touffes d'herbes, duvet de mousse,
Oiseaux et fleurs, et lézards gris !
On va dire que j'exagère,
Mais *j'ai vu* ce cordon de pierre
Qui règne à hauteur du premier,
Malgré sa courbe aérienne
Servir de voie Aurélienne
A d'énormes rats du grenier.

Ces vieilles tours abandonnées
Qui lèvent leur front dans les airs,
Souvent se virent couronnées
D'un beau diadème d'éclairs.
Las ! elles menacent ruine :

Des quatre, l'une se dessine
Plus noire sur l'horizon bleu :
C'est que, par la foudre attaquée,
Elle resta, depuis, marquée
Des sombres stigmates du feu.

Ces vieilles portes, si mal closes
Qu'on dort à la garde de Dieu,
Le vent y murmure des choses
Qui font rêver, au coin du feu.
Et cette vitre frêle et mince,
Et ce volet qui penche et grince
Au plus timide vent du ciel,
C'est une ruche improvisée
Que l'abeille bien avisée
Enrichit, l'été, de son miel.

Entrez avec moi dans la salle,
Où l'on étouffe au jour d'été,
Quand la longue table s'étale
De l'une à l'autre extrémité.
Une claie en roseaux à fresque
Fait un éventail pittoresque
Suspendu sur deux clous en fer,
Et, sur la tête des convives,
Les mains des fillettes oisives
Balancent les vagues de l'air.

Et la joyeuse *Garçonnière*
Où pétillent les gais propos !
Où l'insomnie a cour plénière
De chasseurs couchés dos à dos !
Là, de quel entrain on entasse
Le lièvre sur la bécasse
Et le faisan sur le lapin ! —
Disons vite que c'est en rêve.....
Ah ! que de pièces on achève
Dans un lit, du soir au matin !

Et le salon au long murmure
Où tout se rencontre au hasard
Cabinet, salon de lecture,
Fumoir, chambre à deux lits, bazar !
Pendant que les lampes s'allument,
Que gravement les papas fument,
Que baby se fâche et blêmit,
Là, dans un coin, l'art se retire,
Et sous des doigts que l'art inspire
Une harpe chante ou gémit.

N'éveillez pas la douce aïeule
Qui dort rêvant encor de vous
Enfant ! venez, laissez-la seule
Sur le divan moëlleux et doux.
Regardez dans cette embrasure

Le lecteur de cette brochure
Au recueillement si profond.
Tiens ! il rit... d'un rire homérique ! —
C'est qu'il lit l'histoire héroïque
De *Tartarin de Tarascon*.

Quels sont ces messieurs aux fronts graves
Autour d'un tapis vert rangés ?
Ce sont peut-être des Burgraves,
Des diplomates étrangers ?
Ne bougez pas ! faites silence !
Vous paieriez cher votre impudence :
C'est le whist où chacun se tait...
Mais ici, quels cris ! quel orage !
Chacun s'exclame, gronde ou rage —
Ce n'est rien, on joue au *piquet*.

Plus loin, c'est l'échiquier antique
Où s'exercent à qui mieux mieux
La stratégie et la tactique
Sous les feux croisés de vingt yeux.
J'ai vu là plus d'un Alexandre,
Incapable de trop attendre
Que le destin se prononçât,
Frappant et d'estoc et de taille,
En trois coups gagner la bataille :
Cavalier, Reine, Echec et Mât !

Eh bien ! j'aime la Poésie
De ce souvenir caressé.
Je me grise de l'ambroisie
Qu'on boit aux coupes du passé ;
Le Temps composant ses Annales
Ecrit des pages magistrales
Sur les vieux murs au front penché.
Qui lirait ton histoire entière
A travers tes feuillets de pierre,
O vieux château, serait touché !

Pliant sous le fardeau qu'il porte,
Fardeau de misère ou de jours,
Le mendiant à cette porte
A toujours trouvé du secours.
La Charité que rien ne lasse,
A gonflé sa pauvre besace
D'une blanche miché de pain,
Et, joignant à la sainte obole,
Une bonne et douce parole,
On l'a remis sur son chemin.

Comme à la maison paternelle,
Sous ce toit, l'ami revenu
Reçoit toujours l'accueil fidèle
Qu'on réserve au fils attendu.
C'est la maison hospitalière

Qui, comme les bras d'une mère,
S'ouvre au passant, à l'inconnu ;
On l'accueille avec un sourire,
Et chaque front semble lui dire :
Ami, soyez le bienvenu !

Là trône douce forte et sage,
Reine de cet heureux foyer,
Une aïeule au pâle visage,
Ange par le ciel envoyé.
Debout bien avant que l'aurore
De ses rayons naissants ne dore
Les bords lointains de l'horizon,
L'active septuagénaire,
Quittant sa couche et sa prière,
Franchit le seuil de sa maison.

Elle va par les bois, les plaines
Alerte sous le poids des ans,
Parmi les saules des fontaines,
Sous les arbres battus des vents.
Et comme ce modèle antique
De la *femme forte* biblique
Qu'elle copie avec amour,
A chaque ouvrier qui s'avance,
Elle indique et prescrit d'avance
La tâche et le labeur du jour.

Puis, à travers les longues plaines,
D'un pas toujours jeune et léger,
Elle s'en revient, les mains pleines
Des fruits les plus mûrs du verger.
L'aimable essaim des jeunes filles,
Poussant de savantes aiguilles,
Autour d'elle gazouille et rit
Quand dans sa main on voit, en foule,
Le canard, le poulet, la poule
Becqueter le grain qui nourrit.

Ah grand'mère, que Dieu bénisse
Vos poulets et vos petits-fils !
Que leur troupe heureuse grandisse
Sous vos regards épanouis !
À vos vœux que le ciel réponde,
Qu'un flot d'enfants à tête blonde
Comme l'or des champs d'épis mûrs,
Longtemps près de vous se balance
Et charme de son innocence
L'austérité de ces vieux murs.

Grand'mère, écoutez.... sur nos têtes
L'orage gronde furieux :
Pour résister à ses tempêtes,
Les murs ne sont-ils pas trop vieux ?
Grand'mère, la table est serrée,

Quand, dans la salle consacrée,
Votre fête nous réunit....
Il faut aux petits la lumière ;
La couvée est grande, grand'mère,
Grand'mère, élargissez le nid !.....

Mais le nid s'élargit !... il s'ouvre
Salué de cris triomphants !
Un toit plus haut, plus large, couvre
Mère, enfants et petits-enfants.
Vive le soleil qui se lève !
Vive le château qui s'élève !
Vive le tronc qui refleurit !
Et fasse le ciel qu'à toute heure
La brillante et jeune demeure
Ressemble à celle qui périt !

O maison, sois toujours prospère.
Que le bonheur garde ton seuil,
Et que, de sa main tutélaire,
Un ange en écarte le deuil.
Remplis-toi d'éclat, de jeunesse,
Et de lumière et de tendresse,
De bruit et de doux entretiens ;
Mais sois la demeure du sage,
Et garde le riche héritage
Des vertus de tes jours anciens.

J. M. GIRAUD, p.

Château de Léoube, 30 septembre 1883.